Document généré le 18 mai 2025 17:33

XYZ. La revue de la nouvelle

La première fois

Flora Balzano

Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de *NYX*

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3515ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Balzano, F. (1989). La première fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 45–49.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La première fois

Flora Balzano

Pour avoir passé mon enfance à écouter des histoires qui ne me regardaient pas à la porte de ma tante, la sorcière de Bab-el Loukoum, je connais tout sur les ongles et leur pouvoir affolant. Monsieur n'aime plus sa femme. Monsieur a une maîtresse dans une autre ville. Madame a deviné. Madame consulte. Et pile, pile, pile, le pilon pile les ongles et autres bribes d'intimité. La potion est bientôt prête; monsieur l'ingurgite; monsieur s'en va. Dans l'autre ville, dans une autre chambre, avec l'autre, monsieur se tape la tête contre les murs; monsieur enfle; monsieur capote. Retour précipité. Victoire des ongles.

La première fois que j'ai rencontré Manuela, j'avais été frappée par la longueur démesurée de ses ongles grenat. J'avais presque quatorze ans et demi, et je venais tellement juste d'arriver au Québec que c'était encore pour moi le Canada et même pire, l'Amérique. L'Amérique dont je n'avais jamais rêvé.

De corridor en corridor, j'avais réussi à obtenir un rôle muet dans un long métrage. «Ce n'est pas une co-production», m'avait dit la fille de l'agence de casting, «je te donne un rôle muet.» Je n'avais pas voulu céder à la paranoïa, mais mon cœur avait piqué un galop et au lieu de dire merci, j'avais bafouillé, je m'y attendais, j'ai jamais eu le bon accent au bon endroit. J'avais eu le rôle quand même.

C'était la triste histoire d'une danseuse, Manuela, qui retrouve sa fille, moi, après des années de séparation. Comment avait-elle fait pour me reconnaître et surtout pourquoi? Ça, on ne l'a jamais su. Le scénario était un peu confus, mais la trame sonore, riche.

Alors, c'est la fin du spectacle, Manuela salue. Pleins feux. Je la regarde, elle me voit, on se regarde, plus rien n'existe et je me précipite dans ses bras pour une émotion maximum et le punch final. Nos rôles nous avaient rapprochées plus vite que la vie ne l'aurait fait.

L'équipe de tournage était sympathique, heureusement, car il avait fallu attendre et attendre et nous avions tous beaucoup mangé, sauf Manuela qui s'était contentée de peindre et de laisser sécher ses ongles, car elle était végétarienne avec tendances macrobiotiques et récemment

séparée de son mari, un mec qui avait décidé d'aller tenter son karma aux Indes et qui s'était rasé la tête. Elle prenait ça très Yin-Yang. Ça voulait dire: couci-couça.

La deuxième fois, c'était environ trois semaines plus tard, un soir que je me promenais comme tous les soirs. Elle sortait du cinéma. C'est elle qui m'avait reconnue. Moi, je n'aurais pas reconnu ma propre mère. Faut dire que j'avais pris de l'acide et les hallucinations, ça y allait. Les gens tous égaux dans leur transparence, tous moches, tous vulnérables, tous sur l'acide et qui m'aimaient. Mais je faisais quand même attention avant de traverser la rue. Il n'était pas question que je meure comme j'avais vécu, écrasée.

Elle m'avait demandé ce que je faisais toute seule dehors si tard et si je n'avais pas peur. Puis elle m'avait pris le bras et, en nous éloignant des lumières de la marquise, je lui avais expliqué que je me promenais dans le but de devenir Québécoise à temps plein et que oui, c'était l'angoisse mais avec des couleurs très intenses.

Elle habitait N'Didji — ça m'avait plu. Ça me rappelait mon pays. J'aurais pu naître à N'Didji, de père et de mère parfaitement inconnus — un logement à deux étages avec beaucoup de boiseries et j'étais restée longtemps à caresser la rampe d'escalier et toutes ses molécules.

J'étais assise dans la cuisine sur une chaise qui ne touchait pas à terre sans pourtant reposer sur du vide, car le vide n'était plus le vide et moi, je n'étais plus du tout moi. J'étais tout sauf moi. Ou extrêmement moi, c'est pareil.

Elle m'avait offert une camomille. J'avais dit merci, seulement un verre d'eau. Mais quand elle me l'avait servi, je n'avais pas pu boire parce que je voyais tous les cristaux formés par les arrangements moléculaires et c'est difficile d'avaler un monde.

Elle m'avait parlé de sa vie de couple et de l'amour, et le son n'était pas synchrone avec l'image. Mais je comprenais tout quand même, la terrible simplicité de toutes choses et du parcours de son sang dans ses veines comme une rivière qui descendrait le lit de sa peau pour venir se jeter en perles rouges au bout de ses doigts.

Plus tard, je l'avais entendue qui m'appelait. J'avais monté les escaliers et poussé la porte de bois. Elle avait mis des heures à s'ouvrir.

Elle était couchée nue, sur son lit, seule comme sur un radeau. J'avais su que je devais plonger sans masque. Elle avait la langueur des

personnages des tableaux de Modigliani, un long cou, un long corps, un long moment entre celui où elle m'avait dit n'aie pas peur, viens, et celui où je m'étais approchée d'elle en murmurant j'ai pas peur, je ne veux pas avoir peur, j'aime avoir peur, de quoi j'aurais peur? Elle avait souri quand j'avais pris la main qu'elle me tendait. Je m'étais assise par terre, à côté du lit. Elle avait caressé mes cheveux en répétant Aimée, Aimée. Des fois, je trouvais que c'était un joli prénom.

Je savais qu'elle me demanderait si j'étais fatiguée, que je répondrais oui, très, qu'elle me dirait de m'allonger près d'elle. Elle m'avait prêté un oreiller. J'avais dit qu'est-ce que je fais? Elle m'avait répondu rien. Tu ne fais rien. Laisse-toi aller.

J'avais fait comme elle disait. J'avais regardé dehors. Il y avait un arbre qui voulait entrer et qui poussait sur la fenêtre de toute la force de ses couleurs. L'ombre de ses feuilles tremblait sur les cheveux de Manuela, sur ses épaules et sur ma robe qu'elle déboutonnait. J'avais vu mes seins. Je ne les reconnaissais pas. De rien, ils étaient devenus collines, montagnes, planètes, autour desquelles tournaient les langues de Manuela, comme des satellites de miel, des satellites de feu.

J'avais voulu laisser ma main glisser le long de son dos; elle avait sursauté. Elle s'était reculée; tout était devenu noir. Je m'étais assise et, comme à colin-maillard, j'avais cherché sa présence à tâtons. C'est elle qui m'avait trouvée. Elle avait enserré mes poignets et j'avais cru qu'elle allait m'embrasser, mais elle m'avait recouchée en disant ne me touche pas. C'est dans les paumes de mes mains qu'elle avait déposé ses baisers. J'avais demandé: pourquoi? Pour toute réponse, elle avait barré mes lèvres du doigt, chut. Puis elle en avait caressé le pourtour, et mon souffle s'était fait court, et j'avais goûté à sa peau. Elle était plus douce qu'une dragée et c'était mon baptême, Aimée, Aimée, Aimée et Manuela.

Je n'avais plus de robe, seulement une culotte, blanche comme une voile qu'elle avait larguée. Mes mains étaient venues se croiser sur mes poils; elle m'avait dit non, caresse tes seins. Je les avais caressés. Elle m'avait souri. J'étais contente de lui faire plaisir. C'était facile de lui obéir. Elle avait placé un oreiller sous mes reins; mes jambes s'étaient pliées sans que je le veuille. Alors, elle les avait écartées et j'avais bien vu qu'elle avait trouvé l'horizon qu'elle cherchait.

Je n'avais plus de secret et mon corps tout doucement s'était mis à onduler comme s'il avait retrouvé le bercement de la mer, alors j'avais compris que l'ancre avait été jetée voilà des millénaires et j'étais aussi

bien Deborah, Aïcha, que Suzon ou Marie, n'importe qui d'universelle et d'héréditaire, enfin. Toutes à la fois à nous laisser fouiller sur ce lit. Seule Manuela restait seule parce qu'elle ne voulait pas que je la touche.

Ses ongles s'incrustaient dans mes cuisses; elle me griffait; elle me mordait; elle me tournait et me retournait. Je m'étonnais que mon corps sache adopter toutes les positions qu'elle désirait lui voir prendre. À genoux, assise sur mes talons, le front contre le matelas, elle m'avait installée comme pour une prière. Inch'Allah! Faites que je ne revienne pas de ce voyage. Elle avait porté mes fesses à son visage; je lui montrais mon cul comme je ne l'avais jamais montré et c'était bien comme ça, et quand elle l'avait léché, j'avais chaviré en m'enroulant dans un frisson.

Je tremblais quand elle avait déplié mes jambes et m'avait recouchée sur le dos. J'aurais voulu qu'elle me serre dans ses bras, fort. Mais je voyais bien qu'elle n'était pas en état de penser à moi. Elle se masturbait d'une main, de l'autre elle caressait mon ventre plus trempé qu'un jardin à l'aube. J'avais pensé: dans le jardin il y a une orchidée perdue dans les griffes des coquelicots et le vent souffle et gémit avant la tempête, on court, on court dans les flaques d'eau et tous les parfums me montent à la tête. Elle avait crié c'est beau ça, en enfonçant un doigt dans mon vagin, ou deux, je ne savais plus, mais elle aurait pu aussi bien y pénétrer toute entière, il y avait de l'espace à vous rendre fou et ses mots et ses plaintes se répercutaient à tous les échos. Alors, elle avait fermé les yeux et je l'avais regardée jouir et après elle était calme comme si elle avait atteint le rivage où mourir.

Quand je l'avais prise par les épaules, elle ne m'avait pas repoussée. Je m'étais collée contre elle, un petit peu; j'avais chuchoté à son oreille: ce qui est beau, surtout, c'est de te croire. J'avais caché mon visage au creux de son aisselle. J'avais eu envie de ronronner.

Elle avait eu froid; il m'avait fallu bouger pour qu'elle puisse attraper le drap. J'avais vu qu'elle pleurait, en silence, sans sanglot, rien que des larmes glissantes. Je ne lui avais pas demandé pourquoi, par crainte de la déranger et aussi qu'elle ne me réponde pas. Elle n'avait pas spécialement envie de se livrer à moi puisqu'elle ne m'avait pas laissée la toucher. Et les larmes, c'est encore plus intime que la peau. Alors, qu'est-ce que j'en fais de mes questions? Je les ravale, je les déglutis, je les engloutis, je m'étouffe. Je me trouve trop bête; dehors, l'arbre se moque. Je rassemble tout ce qui me reste de voix, pourquoi tu pleures? Elle n'avait pas bougé. Elle m'avait seulement répondu: et toi?

Moi, je ne savais pas que je pleurais. Mais c'était vrai. Je m'étais dit: merde, c'est pas bon de pleurer sur l'acide, si jamais je reste accrochée, je ne veux pas que ce soit à la tristesse. J'avais essayé de nous faire rire, ça n'avait pas trop marché, je n'avais rien trouvé de drôle à dire. J'avais haussé les épaules, oh, moi, je pleure par principe. Celui des vases communicants, tu connais?

Nous étions restées comme ça, suspendues, comme ma question, jusqu'à ce que je redescende, doucement, à l'encontre du jour. Tout allait bien, dénaturellement. Les choses reprenaient leurs fausses allures normales.

La porte de la chambre s'était ouverte. J'avais vu deux petits pieds, un volant rose ourlant sur une longue chemise et des cheveux blonds et deux grands yeux bleus. J'avais déjà lu quelque part que si les enfants ont de grands yeux, c'est parce que les yeux naissent avec leur taille adulte. Ça m'avait donné un choc parce que ça prouvait bien qu'il n'y a pas de premier regard.

Tout en parlant à sa mère, c'est moi qu'elle fixait et je me disais: avec des yeux pareils, c'est sûr, elle a tout deviné. Et puis je m'étais rassurée, car elle devait avoir six ou sept ans et à cet âge-là, les enfants se foutent du sexe parce qu'ils savent encore tout de l'amour.

Manuela l'avait renvoyée. Elle était sortie sans faire de bruit, comme elle était entrée. Nous n'avions pas parlé d'elle. Nous nous étions levées. J'avais ramassé ma robe froissée, ma culotte, mes sandales et j'étais allée prendre une douche. J'étais contente, je n'avais pas du tout peur de devenir lesbienne. Dans le miroir, je m'étais fait un sourire. Mon corps avait changé. Je m'étais habillée, mais ça se voyait quand même. N'importe qui d'un peu réceptif aurait pu s'en apercevoir. Je pouvais sortir tranquille.

F.B. a appris à écrire vers l'âge de sept ans et c'est comme la bicyclette, ça ne s'oublie pas. Elle a collaboré aux revues *Stop*, *Voir*, *Trois* et *Liberté*.